



HAL
open science

L'anonymat ou la pellicule protectrice

Colette Pétonnet

► **To cite this version:**

Colette Pétonnet. L'anonymat ou la pellicule protectrice. Le temps de la réflexion, 1987, VIII (La ville inquiète), pp.247-261. halshs-00004526v2

HAL Id: halshs-00004526

<https://shs.hal.science/halshs-00004526v2>

Submitted on 30 Nov 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'anonymat ou la pellicule protectrice

Colette Pétonnet

[Référence de publication : Pétonnet Colette, 1987, « L'anonymat ou la pellicule protectrice », *Le temps de la réflexion VIII (La ville inquiète)*, pp. 247-261. ISSN 02473550]

Tous les habitants d'une même cité, qui portent son nom, ont d'elle une perception différente parce que singulière. Il n'est peut-être pas d'autre objet que la ville pour se dérober autant à l'objectivité. Elle se présente comme une évidence et demeure une énigme. Sa connaissance est illusoire, fragmentaire, ou, devenue intime, s'évapore du champ de la conscience. Seul un citoyen peut en parler d'expérience, mais tout citoyen ne parle que de *son* expérience. « La ville pour celui qui y passe sans y entrer est une chose, et une autre pour celui qui s'y trouve pris et n'en sort pas ; une chose est la ville où l'on arrive pour la première fois, une autre celle qu'on quitte pour n'y pas retourner ; chacune mérite un nom différent », écrit Italo Calvino¹.

Jadis on a décrit les villes comme des perles ou des bijoux. Les peintures et les récits des voyageurs ont restitué leur splendeur, évoqué leur animation bruyante. Les historiens ont patiemment reconstitué leur destin, glorieux ou déclinant. Pour un ethnologue comme Leroi-Gourhan les villes constituent l'exemple parfait de l'humanisation de l'espace, organisé autour du Palais et du Temple selon un ordre conforme aux représentations que les peuples se faisaient de l'univers : le symbole de la maîtrise des hommes sur la nature, la matière et le temps. Puis l'âge industriel étant venu brouiller ces visions claires et introduire quelque anarchie, on a parlé des villes tentaculaires, des villes disciplinaires, du carcan engendré par le discours rationalisant des urbanistes. Peu à peu les fresques littéraires et esthétiques se sont effacées devant la sociologie dont l'œuvre prolifère depuis trois décennies, cherchant l'urbain sous son scalpel.

On consacre aux villes des congrès, des ouvrages, des revues, les analyses se multiplient. Plutôt que d'une mode n'est-ce pas le

¹ Italo Calvino, *Les Villes invisibles*, traduit de l'italien par J. Thibaudeau, Seuil, Paris, 1974.

signe d'une inquiétude ? L'urbanisation croissante élargit sans frein les ceintures de banlieues, les maisons surgissent partout dans le paysage, les nouvelles autoroutes, les chemins de fer à grande vitesse réduisent les distances, les remembrements successifs ont fait disparaître les haies vives et les chemins creux de la polyculture et l'agriculteur bachelier qui gère son exploitation avec un ordinateur n'a plus qu'un lointain rapport avec le paysan d'autrefois. L'estompement des différences séculaires entre les villes et les campagnes fait naître la crainte que ne s'uniformise la totalité du territoire, donc la crainte de la disparition des villes, telles que nous les avons toujours connues, immuablement installées dans leur site où elles se développaient lentement depuis le Moyen Âge.

La ville, en effet, n'a de sens que si ce terme désigne un lieu circonscrit où l'on peut se rendre, venu d'ailleurs et sachant d'emblée que l'on est arrivé ; soit par la route en traversant les faubourgs comme une antichambre inévitable, même à Jérusalem ; soit par la mer, comme à Gênes où l'on voit du bateau les gens vivre dans les rues, et Istanbul qui s'offre d'un coup au regard ébloui ; soit par le train qui vous jette, clignant des yeux au sortir de la gare, en plein cœur d'un quartier. On doit aussi pouvoir laisser un jour la ville derrière soi, la quitter pour une bourgade, une forêt vierge, une rivière libre. Si les villes s'étendaient au point de se rejoindre – et les mots sont déjà inventés, conurbation, mégalopole – autrement dit si l'on ne pouvait plus en sortir, l'urbanisation étant ininterrompue, elles n'auraient plus d'existence. Il n'est de ville que par contraste : c'est quand l'espace sauvage disparaît que l'on craint la mort des villes.

Corollairement à cette menace, une autre peur s'installe : que n'a-t-on déjà dit sur l'indifférence généralisée, sur la perte de la sociabilité, sur la rupture des communications dans l'espace public ? Alors qu'il serait intéressant de savoir comment réagissent les citoyens à la prolifération du bâti et des hommes, les sciences sociales s'appuient, autre paradoxe, sur un raisonnement inversé que j'appellerais campagnard quand il devrait être urbain.

Ces dernières années – c'est-à-dire au moment où la rotation des opérations quotidiennes et hebdomadaires s'étendait définitivement à l'ensemble de l'agglomération, et qu'il y a bien longtemps que ni les paroisses ni les corporations ne remplissent plus leur fonction localement cohésive – on a beaucoup étudié les quartiers, et on les a analysés en termes de « villages urbains », y détectant les « poches », « niches » et autres enclaves et en portant particulièrement l'attention sur les relations de voisinage ; comme si l'organisation urbaine se devait nécessairement d'hériter du rural,

comme si la ville ne pouvait produire une sociabilité qui lui soit propre sans recourir à des modèles villageois (d'ailleurs idéalisés au mépris du réel) et parce que la découverte de quelques liens de proximité neutralise chez les chercheurs la peur du manque, de l'absence, de la perte.

Or la ville est composée du mouvement perpétuel des gens, mouvement garant, à mon sens, de la possible coprésence du grand nombre. Elle est conçue pour la circulation des hommes et des marchandises et recèle peu d'aires de stationnement. Une foule d'inconnus s'y croisent constamment. Il est une manière d'être citadin, inculquée dès l'enfance, qui consiste à marcher dans la rue sans sauter comme un cabri ni montrer les passants du doigt, *sans se faire remarquer*, individu semblable aux autres, neutres et anonymes² L'anonymat est au cœur du problème urbain. Il règne en maître dans les lieux publics, protecteur de chacun, du soi non révélé, condition aussi nécessaire que la précédente à la coexistence de millions d'habitants. Même auprès de chez soi on croise rarement les mêmes passants et les visages déjà vus demeurent anonymes. « La densité écologique des rapports sociaux est au fondement de leur précarité ; arrêtons donc de nous plaindre de la superficialité des liens », écrit Isaac Joseph³. La vision du marché d'Aligre, à Paris, le dimanche matin, est digne d'admiration. On devrait se demander comment une foule aussi bigarrée se côtoie au coude à coude, entravée par les paniers, sans la moindre irritation. L'anonymat recèle des lois d'équilibre, des mécanismes intrinsèques. Il me semble, quant aux villes, un outil préférable au concept de sociabilité porteur d'appréciations, car la sociabilité est une aptitude tandis que l'anonymat est un état même s'il présente des degrés.

Mais c'est une notion difficile à aborder, plus encore à maîtriser, sans consistance, non-objet, anti-structure, réservée aux espaces publics eux-mêmes fluides et dispersés. Aussi la réflexion à son sujet présente-t-elle le risque de frôler le registre affectif, car si l'anonymat est collectif, ce sont les individus qui le vivent et le gèrent, dans les limites précisément secrétées par chaque collectivité. Il est donc perçu différemment selon chacun, et différemment pour chacun selon les moments de son histoire. Certains provinciaux âgés, venus d'un bourg paisible, se jettent avec frénésie dans la foule parisienne et prennent un plaisir extrême à regarder passer les gens, par exemple d'une terrasse proche de la gare Saint-Lazare vers les six heures du soir. Ils jouissent

². Jouer sur le trottoir devant la maison est une extension du domaine privé, donc un autre propos.

³. *Le Passant considérable*, Paris, Librairie des Méridiens, 1984.

véritablement de l'incognito partagé. D'autres, au contraire, repartent amers, déçus, pour s'être sentis malmenés par cette densité mouvante, inexistantes, perdus, sans refuge. Tandis que les Parisiens qui maîtrisent l'espace et les rythmes de leur ville évitent, si possible, les circuits encombrés, sauf à rentrer en eux-mêmes, insensibles et muets, le temps d'atteindre l'espace privé.

Chaque citoyen possède, en principe, son réseau de relations personnelles et sa sphère d'activités qui lui procurent des rencontres⁴. Mais il n'en est pas encore ainsi pour le nouvel arrivant qui ne sait comment briser ce même anonymat ambiant qu'une journée fort occupée incite à juger reposant et que la solitude affective rend parfois plus pesant.

L'individu dans la foule ne représentant que lui-même, rien n'interdit d'apporter sur ce thème un témoignage personnel.

De mon arrivée à Paris, au début d'un hiver inclément, un souvenir me revient : le défilé des fenêtres éclairées devant le métro aérien, de toutes ces niches à humains à hauteur de mes yeux, me remplissait d'effroi. L'immensité atone exacerbait mon sentiment d'impossibilité à trouver place quelque part. Dans le métro la proximité physique de mes congénères me reconfortait mais à la condition qu'il restât souterrain. J'ai écrit plus tard, à propos des migrants nationaux, que ceux qui ne parviennent pas à s'intégrer rapidement dans la capitale rebondissent comme une balle, sans songer alors que tel fut mon cas. J'avais oublié ce sentiment, quelques années après, lors de mon retour à Paris. Mais à m'interroger aujourd'hui, je m'aperçois que certains lieux sont porteurs, pour moi, d'une impression du même ordre. Les quartiers des portes, explorés à la recherche d'un appartement, me semblent invivables parce que trop anonymes, incertains, indifférenciés, hybrides. Le climat d'une bibliothèque publique me met mal à l'aise. Je ne réussis pas à y travailler, sauf à y consulter un fichier, des revues, mais non à m'y concentrer sur un ouvrage, parce que les lecteurs y sont figés dans une fausse intimité, un faux silence, où le contact est tacitement interdit. Cela ne se fait pas de parler entre voisins des lectures en cours. Tous les gestes, tous les codes sont cependant les mêmes pour tous, mais chacun y est seul, enfermé en soi-même avec un auteur différent. Les publics sont encore moins indifférenciés que les foules, mais le fait que je puisse distinguer le vieil érudit de l'étudiant ou du thésard ne change en rien l'anonymat

⁴. Cf. Ulf Hannerz, *Explorer la Ville*, Paris, Minit, 1983.

particulièrement étanche en ce lieu du « chacun pour soi ». Une salle de spectacle au contraire devient rapidement un corps collectif qui vibre plus ou moins à l'unisson. Le but de la présence de chacun est commun à tous les autres. On peut y applaudir trop fort sous l'œil courroucé du voisin. Il se passe entre les spectateurs des choses infimes de l'ordre de la communication.

Ce n'est pas la solitude dans la foule qui crée l'angoisse mais le sentiment de son irrémédiabilité.

Le café est un lieu propice à la sérénité. Je ne connais pas de halte, de havre plus agréable qu'une brasserie où l'on entre par hasard, dans un quartier inaccoutumé, pour y déjeuner en solitaire entre deux occupations. J'aime que le garçon m'apporte un petit pichet brun et une assiette garnie, et qu'entre lui et moi le jeu soit joué selon la règle – boutade, sourire, connivence, empressement –, qu'il me recommande le dessert maison, et que l'ayant choisi, il s'enquiert ensuite de savoir si je l'ai trouvé bon. Le contact professionnel possède à mes yeux une vertu apaisante. Ni artificiel ni servile mais réservé aux clients, il respecte l'anonymat. Cependant il le trouble comme une pierre lancée à la surface de l'eau, et désormais il suffirait que je le veuille pour achever de le briser.

Les espaces publics engendrent l'anonymat parce que ce sont des lieux de passage au peuplement constamment renouvelé, où le poids des contraintes sociales est faible ; nul n'y étant tenu à obligation envers les autres, et chacun y étant l'égal d'autrui. Lorsque des gens quelconques sont, pour une quelconque raison, réunis en un lieu et qu'ils y restent un certain temps, ils finissent toujours par *faire connaissance*. L'anonymat ne résiste pas à l'immobilisme. Il est fonction de la circulation et proportionnel à la durée du passage ainsi qu'à la vitesse et à la densité de rotation des individus dans un lieu. Il est donc parfait ou absolu dans les endroits à circulation continue comme les rues, tandis que la rotation lente et le possible échange d'informations le rendent relatif ou imparfait, dans les salles d'attente par exemple. Bien entendu l'automatisme n'est pas de règle mais l'inertie est également exclue. Le fonctionnement s'apparente à celui d'une membrane qui s'étirerait de l'opacité à la transparence selon les lieux, les circonstances et les gens en présence. J'émettrai même l'hypothèse que les sociétés urbaines, à l'instar des individus, le modulent à leur convenance de sorte qu'il demeure vivable. Il est évident que plus vastes sont les villes, nombreuses les rues et variés les lieux d'attirance des foules, plus est parfaite et généralisée l'ignorance d'autrui.

La rue appartient à tout le monde, nul n'en est exclu. En Europe du moins, il n'est pas de pauvre hère qui soit interdit de passage dans la rue la plus huppée⁵. Non réservée à la ville, présente au village, elle est devenue le symbole de la vie urbaine, symbole aussi de la démocratie et d'une certaine liberté. On la dit animée lorsqu'il y a congruence entre le flot passant et les rives habitées. Elle invite à la flânerie, cette promenade essentiellement citadine qui musarde à son spectacle. À la campagne on ne flâne pas, on se promène, on coupe à travers bois, on va à la chasse ou à la cueillette des champignons. En ville, la rue s'offre à la vacance du citadin mais quel que soit l'itinéraire il y en a toujours cent ou mille qui ont eu la même idée. Force donc est d'intégrer les acteurs au décor. C'est peut-être dans ce but que certaines rues ont été conçues pour la promenade collective. Sur le cours, le boulevard, les citadins se montrent, marchant paresseusement dans un sens puis dans l'autre. Quelle merveilleuse invention que la *passaggiata* dans les villes italiennes où l'étranger se sent invité à contempler ou partager le rite déambulatoire, à croiser, chaque soir à la même heure, des regards dont certains deviennent familiers ! Moins ritualisée en France, cette habitude du XIX^e siècle s'est néanmoins prolongée jusqu'à ce que l'en empêchât l'invasion des automobiles qui occupent toute la place en isolant les passagers. Mais la circulation des véhicules menaçant d'asphyxie les voies étroites des vieux centres, celles-ci furent réservées à l'usage des piétons. On peut les voir, à Rouen ou à Poitiers, remplies, en fin d'après-midi, du même mouvement de balancier, retrouvé par ceux-là mêmes qui ne l'avaient jamais connu, comme s'il était investi de quelque pouvoir réparateur.

Par contre à Paris les rues piétonnes, de moindre proportion, ressemblent plutôt au bras mort, à l'anse immobile où le fleuve dépose ses débris. En l'absence de voitures elles provoquent le stationnement.

L'homme est un animal grégaire qui ressent de temps à autre le besoin d'un moment d'intimité. Or en ville il ne lui est guère possible de se soustraire à tant d'yeux, tant de visages, de rapprochements indésirés. Aussi les citadins ont-ils acquis la faculté de s'isoler parmi les autres, de ne rien voir ni entendre, par un réflexe comparable à celui du plongeur qui stoppe sa respiration. Ils peuvent croiser leurs

⁵. Mais des clochards qui s'approprient une encoignure sont mal tolérés au bout de quelques jours parce que leur installation contrevient à l'usage de l'espace dévolu à la circulation. Ils observent le va-et-vient des habitants et leur présence nuit à l'anonymat.

semblables tout le jour sans remarquer quiconque. Ils sont tellement accoutumés à s'extraire de l'environnement humain, que le dimanche, pour respirer, ils se rendent aux cascades les plus connues et fréquentées, s'agglutinent en bordure de forêt sans y pénétrer, craignant la solitude et fuyant le silence que procure la nature. Conditionnés à vivre dans un espace surhumanisé, ils transportent la ville avec eux, conscients des présences rassurantes que leurs sens n'enregistrent pas. Cette capacité à se couper d'autrui est remarquable dans les asiles d'urgence où la conversation qui naît entre deux voisins de lits est aussi protégée des autres que si une cloison les séparait.

Il s'agit d'une aptitude spécifique, désormais amplifiée et servie par le mode de vie et les divers automatismes du monde contemporain. Mais le discours sociologique l'interprète en termes négatifs et l'assimile à une absence de sociabilité, concluant aux villes inhumaines où l'on ne communique plus. Peu nombreux sont ceux qui pensent que si les « scènes de rue » disparaissent de la littérature c'est que les observateurs font défaut. L'une des preuves souvent avancée est qu'on ne parle plus dans l'autobus comme si ce mode de transport urbain avait été naguère investi de cette fonction. Fernand Braudel appelait les villes des centres de haut voltage. Y provoquer à tout moment le contact risquerait l'incandescence. Mais quand, décrivant les voyageurs du métro qui lisent et qui tricotent, Marc Augé précise « qu'ils s'appliquent avec une constance pathétique à ignorer leur entourage sans rater leur station⁶ », il est facile d'imaginer que la veilleuse n'est pas éteinte qui peut toujours se ranimer, ou si l'on préfère une autre métaphore, que le voile de l'invisibilité, au moindre toucher, aisément se déchire.

Qui n'est jamais allé chez Mark and Spencer⁷ n'a pu voir les femmes à demi dénudées essayer furtivement jupes et chemisiers au milieu des rayons, les cabines étant pleines, et se conseiller mutuellement (l'autre vous va mieux, je vous assure !) afin de choisir vite, avant qu'une employée ne vienne les réprimander.

Sur la scène publique le théâtre est permanent et si les pièces ont changé, çà et là, elles reflètent l'époque et illustrent le temps comme par le passé.

⁶. Marc Augé, *Un ethnologue dans le métro*, Hachette, 1986.

⁷. Sorte de Prisunic anglais très achalandé.

L'autobus longeait le faubourg Saint-Antoine lorsque, y montant, je ratai le début d'une scène dont je ne saisis que la réplique. Debout dans la travée, un homme, grand, en tançait un autre plus âgé : « Les Sénégalais, monsieur, on les a envoyés au casse-pipe en quatorze, alors on leur doit le respect ; et même l'hospitalité. » Devant l'entêtement de l'autre qui répétait : « Je suis français, je vis en France, pas en Afrique », il déclina alors ses qualités : il était français aussi, artisan, ébéniste, retraité depuis un an. Rien n'y fit. Cherchant une alliance, il se tourna vers un carré de femmes assises de son côté : « N'est-ce pas, mesdames, que j'ai raison ? » Les dames le regardèrent sans répondre et des yeux lui firent signe de se taire. Le vieux, qui bougonnait encore, peu après descendit. L'artisan se pencha : « Vous comprenez, mesdames, on ne peut pas toujours se taire, ces choses-là sont graves, il faut dire sa façon de penser. » Mais les dames restèrent de glace et il s'assit en silence, tirant un journal de sa poche pour garder une contenance. J'eusse aimé lui faire savoir que je l'approuvais. La courte distance, occupée par un voyageur, qui nous séparait, m'en empêcha, me faisant du même coup comprendre la génération spontanée de ces minuscules sphères pseudo-privées. Quand il passa à ma hauteur pour descendre je profitai de l'occasion pour lui dire que j'avais apprécié son intervention et il s'inclina en remerciant.

Il suffit d'un instant pour que les hommes échangent ou partagent jusqu'à leurs convictions. La parole qui jaillit dans l'espace public est rarement anodine, et c'est un truisme de dire qu'il n'est pas même besoin d'elle pour que la communication s'établisse et s'expriment les sentiments.

Parfois les scènes sont si fugaces qu'elles peuvent passer inaperçues.

Lorsqu'un vieil Algérien, qui s'expliquait au guichet de la poste dans un français massacré, se retourna vers les files d'attente et cria : « Cette femme est bête, elle comprend rien », il recueillit un silence amusé immédiatement de connivence contre la préposée. Mais aussitôt le suivant s'accoua au guichet pour servir de truchement et chacun fit comme si rien ne s'était passé.

Les gens ne refusent pas le contact. L'expérience prouve au contraire qu'ils le recherchent, livrant volontiers une part d'eux-mêmes dans la mesure où ils gardent secrètes leur identité et leur adresse. Mais le code implicite de l'anonymat exige, pour aborder autrui, qu'un prétexte soit fourni, qu'une entrée en matière soit d'emblée reconnue comme telle. Un prétexte trop faible comme de se faire indiquer une rue à Paris n'autorise pas, sauf exception, à poursuivre la conversation une fois le résultat obtenu. Il faut une

circonstance, une particularité, une situation, voire un lieu, quelque peu exceptionnels ou insolites pour que, par l'entremise de ce médiateur, si petit soit-il, le droit de parole soit libéré. Celui-ci concerne alors un nombre d'acteurs proportionnel à la puissance du médiateur et au rayon de sa portée.

Les jours de grève des transports publics, par exemple, tout usager devenu piéton peut adresser la parole à un autre, en commençant obligatoirement par commenter l'événement. La suite du discours dépend des partenaires. Que la rame du métro s'arrête par surprise et la parole jaillit, respectant le code. Que les autobus seuls fonctionnent et les voyageurs occasionnels qui s'inquiètent des trajets sont immédiatement renseignés par les habitués. C'est ce qui arriva place Clichy un jour de décembre dernier. Mais en route les nouveaux venus debout, serrés, s'exclamèrent : ils ne reconnaissaient pas le boulevard, le cirque avait disparu, des immeubles avaient poussé. Leurs questions parurent si saugrenues que tout l'autobus s'esclaffa à l'idée que depuis dix ans ils n'étaient pas sortis du souterrain. Ils redoublaient par leur côté insolite l'exception du jour. Et l'on rivalisa pour leur expliquer les changements survenus dans le paysage.

Qu'une voiture de pompiers stationne et les badauds s'attroupent, grossissant le cercle quand la grande échelle se dresse, ne fût ce que pour aller estimer le danger d'une corniche descellée. Ils s'interrogent, se transmettent l'information, supputent les risques de l'opération. Il n'est pas rare de voir ensuite deux hommes, ou deux femmes, s'éloigner ensemble pour continuer à bavarder. Certains pensent qu'il s'agit là de mœurs populaires, mais un accroc dans la routine produit le même effet quel que soit le quartier.

En ce mois de juin des comédiens ont transformé la place Saint Germain-des-Prés en jardin potager. Des plates-bandes de terre sont garnies de choux, d'oignons et de navets, séparées par des planches sur lesquelles, précautionneusement, marchent les Parisiens stupéfaits. La foule est dense en fin d'après-midi. Bourgeois et employés s'interrogent mutuellement, échangent leurs impressions et leurs avis, questionnent les jardiniers évasifs, quêtent une réponse auprès de divers partenaires, et se quittent en se souhaitant une bonne soirée. Si le jeu consistait à *délier les langues*, il est réussi.

La force du médiateur ne se mesure pas à l'envergure de l'événement qui ne détermine que son rayon d'action. Elle peut se concentrer dans de menus faits tels qu'une présence animale ou un incident minuscule, et, entre deux personnes seulement, créer un rapport de complicité.

Les messieurs qui promènent leur chien, le soir, par les petites rues tranquilles, tiennent en laisse le prétexte à échanger quelques propos, d'autant que leurs regards se croisant nécessairement de temps à autre, ils finissent par se connaître de vue. Ils s'abordent parfois, donc, mais leurs confidences, toujours associées au chien, sur le chapitre des loisirs ou de la maison, n'atteignent pas le niveau d'une réelle connaissance. Car la situation répétitive et la proximité spatiale mettent en danger l'anonymat. Ils veillent à le respecter en ne confiant jamais leur nom ni leur adresse, et en partant chacun de leur côté après s'être salués.

Dans le R.E.R., un siège est resté vide à mon côté, mouillé par la pluie venue d'une fenêtre ouverte. À voir le wagon se remplir davantage à chaque station, je me demande *in petto* combien de voyageurs entreront qui resteront debout après un coup d'œil au siège, quand monte un homme élégant qui sort son mouchoir, essuie l'eau, et s'assoit. Je ris et lui fais part de ma pensée. Il enchaîne aussitôt sur la pusillanimité humaine, et confie, le temps du trajet, ses soucis professionnels qui ont principalement pour objet les difficultés de communication dans son entreprise.

En situation d'anonymat parfait la parole est libre comme l'air, sans attache ni dépositaire. Elle n'interfère avec rien, celui qui la reçoit n'est personne, elle n'est donc pas susceptible d'être détournée ni trahie. C'est pourquoi elle est vraie, quelle que soit la part de lui-même, réelle ou fantasmatique, que l'individu choisit de livrer.

Il n'importe pas ici d'analyser le contenu des paroles échangées dans l'espace public mais de préciser combien il est erroné de croire que ces discours volants se composent uniquement de petits riens, de rumeurs, de bavardages sans intérêt. Cela n'arrive que lorsque le dialogue qui vient de naître ne parvient pas à dépasser l'entrée en matière, parce que la rotation des individus est trop rapide pour leur laisser le temps d'approfondir la relation, ou que l'agent déclencheur est impuissant à la faire se nouer. La pellicule protectrice de l'anonymat favorise, au contraire, le rejet hors de soi des poids de la vie affective, la délivrance d'inquiétudes et d'aveux qu'on ne confierait peut-être pas à un proche, mais ce, à la condition que le mécanisme soit en place et prêt à fonctionner.

Il existe ainsi des lieux qui contiennent en permanence une médiation au pouvoir inusable. En voici deux exemples, tous deux empreints, à des titres différents, d'une certaine sacralité.

Les salles d'attente des vétérinaires, bien plus que celles des médecins, sont des lieux de parole. Les humains n'y sont présents

que par bêtes interposées : doublement innocentes puisque malades, elles gommant les différences entre les classes sociales en cet instant privilégié, en ce lieu nu, dallé, sans journaux, qui leur est réservé. Il y règne une politesse adaptée qui consiste à tenir les chiens au pied, ou sur les genoux, pour ne pas troubler davantage les chats terrorisés au fond des paniers. Le moment est plus propice quand la salle contient plusieurs patients, ni trop ni trop peu, ce qui conditionne un temps d'attente convenable et multiplie les chances de conversation. Si un pansement bande une patte, le déclic est encore plus rapide qu'à l'accoutumée où un petit temps de latence est parfois nécessaire pour trouver la question d'entrée, souvent déviée sur le vétérinaire. Celui qui vient non accompagné se doit de rendre des comptes : sa bête est hospitalisée. Celui qui « ne vient que pour un vaccin » s'empresse de l'annoncer. Déclenchée, la parole tourne autour des patients, mais elle évoque bien autre chose que les maladies animales. On y apprend la solitude après veuvage, la jalousie d'un amant, l'amour qu'un couple homosexuel voue à une portée de chiots, un à un présentés à la compagnie, l'ignorance et l'affolement d'une concierge portugaise devant la neurasthénie d'une chatte en chaleur enfermée dans la loge pendant l'absence de sa maîtresse, la recherche d'un appartement qui convienne au boxer, l'atmosphère haïssable de l'immeuble où le chat fut trouvé, le dimanche à la campagne, la maison de famille, l'origine provinciale, les projets de retraite, la parenté mêlée à celle du chien... La liste est infinie. Sous le couvert de l'animal familier, les maîtres livrent des pans entiers de leur existence. À la prochaine visite les gens auront changé mais non le lieu, idéal pour saisir au vol ces matériaux essentiels à l'intérêt porté à notre société.

Sur la colline de Charonne, le cimetière du Père-Lachaise, ouvert en 1804 dans l'ancien parc des Jésuites, est fréquenté par une foule de visiteurs attirés par les nombreuses sépultures célèbres enfouies dans la verdure. Bien que les inhumations continuent d'y avoir lieu, il est utilisé comme un jardin public par les Parisiens des alentours qui se font un plaisir de guider les touristes à travers les sentiers. Le champ sacré porte en lui le prétexte et la matière de la communication qui se déroule suivant un ordre immuable : s'extasier sur la beauté du cimetière, annoncer les tombes que l'on connaît, puis demander des indications sur celles que l'on voudrait connaître. Le dialogue qui s'ensuit porte exclusivement sur les personnages défunts et leurs tombeaux. Mais il arrive souvent que l'interlocuteur, pour montrer son savoir, offre une promenade, et que, chemin faisant, de stèle en pierre tombale, il glisse de l'histoire des personnages à celle de sa propre vie : ancien métier, nouvelles amours, deuils, maladies, stérilité, ascendance, héritage, conflits

entre collatéraux, voyages, spectacles, goûts, croyances, et, chez les plus âgés, philosophie à l'approche de la mort, choix d'une sépulture ou de la crémation ; le puzzle d'un peuple, d'une époque, d'une culture. Ces informateurs n'indiquent jamais leur adresse, ni leur nom, et, en guise d'adieu prononcent toujours la même formule : « à une prochaine fois, peut-être⁸ ! » Quittant un jour un vieil homme fort disert rencontré pour la deuxième fois, je hasardai : « vous viendrez jeudi prochain ? » Il leva le bras, paume dressée comme pour repousser une menace : « le hasard ! » dit-il d'un ton sans réplique, puis il pivota et disparut au tournant.

Seul le hasard décide des rencontres entre gens anonymes, protégeant l'espace public de toute forme d'appropriation. Libre d'accès par définition, tout espace public approprié par un groupe perd aussitôt sa vocation à la diversité. C'est cette fonction, permettant la multiplicité des rencontres et par là même la possibilité de se dévoiler à autrui sans dommage, que préservent, d'instinct, les habitués du cimetière.

Un autre aspect du confort que procure l'anonymat est de supprimer la gêne de devoir communiquer publiquement, de divulguer devant témoins l'objet d'une demande. Une partie du succès des supermarchés, que l'on comparera au commerce traditionnel, réside dans cette délivrance. Notons auparavant que la notion d'intimité, ou de secret, varie selon les cultures même en pays industrialisés. À Paris on retire de l'argent sur son compte sans prêter attention à son voisin. Si l'opération financière exige quelque secret, elle ne se passe pas au guichet. À New York, la file d'attente est parquée derrière une ligne jaune. On la franchit à son tour, à l'appel du guichetier auquel on parle sans témoin. Interrogées à ce sujet, deux Américaines habitant Paris avouent, l'une qu'elle ne peut supporter de sentir une présence derrière son épaule à la poste ou à la banque, l'autre que devoir parler aux commerçants pour faire ses courses lui est une souffrance.

La notion de clientèle s'écarte un peu de notre sujet. Le langage le sait qui nomme celle des grandes surfaces les consommateurs.

Sous le marché couvert, l'anonymat s'allège d'abord du fait de l'enseigne des commerçants. D'autre part, bien que le client qui ne passe pas commande taise son identité, sa fidélité, ses préférences, des bribes de confidences le rendent peu à peu reconnaissable, ce dont il peut jouer à sa convenance. La relation établie repose sur une

⁸ Cf. C. Pétonnet, « L'Observation flottante », *L'Homme* XXII, 4, déc. 1982.

culture partagée. Un étranger très intégré en France continue souvent d'ignorer la coupe de la viande et le nom des morceaux. La différence entre la tenue d'un rôti d'épaule et le moelleux du quasi fonde une connivence. En contrepartie il ne faut pas craindre de refuser l'offre trop chère, de réclamer une tranche plus mince, et de répondre : « c'est tout ! » à la question rituelle, trahissant ainsi l'état de ses finances. Pour ma part, j'ai plaisir, les jours fastes, à laisser mon volailler décider du menu, choisir une canette, et conseiller sa cuisson le temps de rendre la monnaie. Les grandes surfaces m'accablent d'ennui. Elles m'ôtent tout désir, me rendent inapte à choisir, repoussée par la cellophane, l'odeur fade, et les légumes morts sous la lumière blanche. D'autres, au contraire, les préfèrent, raison pratique mise à part. Un intellectuel tunisien, vivant à Paris depuis dix ans, dit que pousser son caddy entre les rayons l'investit d'une toute-puissance, celle de la liberté absolue du choix, sans rien demander ni subir, sans rendre compte à personne.

Nul n'a en effet à faire état de la raison de sa présence ni du volume de ses achats, dont le déballage aux caisses, devant l'indifférence des femmes-machines qui communiquent latéralement entre elles sans regarder les clients, ne divulgue aucun secret : ce sont les mêmes denrées pour tout le monde, sous les mêmes emballages, quelle que soit la quantité. Cet anonymat parfait profite à toutes les classes sociales et le fait que toutes soient représentées là rassure chaque individu. Les supermarchés sont, par excellence, un espace non ségrégué, le lieu d'égalité des sociétés modernes. Le bourgeois n'y perd pas sa dignité. Le pauvre n'y est pas rejeté. L'étranger s'y sent à l'aise. Aux Etats-Unis, les Américains noirs n'ont eu de cesse de me les faire visiter. Lassée par ce spectacle monotone, je n'avais pas compris alors l'intensité du message.

Dans les lieux publics où la parole n'est d'aucune utilité, la communication silencieuse passe par le partage d'une atmosphère; il se constitue un être-ensemble particulier aux foules anonymes dans une sorte de communion muette.

À la menace de l'éclatement des villes sur un espace par trop distendu, a répondu la concentration marchande des grands centres commerciaux dans un espace compatible avec le pas humain. Ces centres ne se distinguent pas par l'originalité des objets offerts à la convoitise. Ils ne proposent rien – ni les vêtements, ni les gadgets, ni les films affichés ailleurs – qu'on ne puisse trouver en ville. Mais, comme autrefois les foires qui rassemblaient les richesses dispersées, ils attirent la jeunesse et les foules par leur abondance, leur diversité et le libre accès des magasins. Ils sont creusés comme

des ventres ou construits comme des cloîtres, à l'abri du dehors, et les chalands parcourent ces galeries, ces néo-déambulatoires, du pas égal de la promenade, baignant ensemble dans la lumière artificielle, dans la température constante, dans le bruit de fond musical, faisant ensemble porter leurs corps par les escaliers roulants: communion dans et avec la foule pour acquérir la certitude d'appartenir à une seule et même civilisation.

Les villes ont conservé les jeux du corps qui utilisaient les éléments naturels, et les ont développés depuis qu'on ne travaille plus guère à bras. Comme elles ont pollué le peu de nature qui leur restait et que la campagne recule à l'horizon, elles multiplient les simulacres d'eau, de glace, de soleil, dont les citadins usent sans se leurrer. Les piscines, au cœur des villes, sont moins des poches d'eau que des baignoires collectives. Chaque baigneur, sans un mot, s'efforce d'y nager sans heurter son voisin. Il est interdit de courir et de sauter, on ne plonge qu'à certaines heures, et un maître nageur surveille les ébats. C'est dans l'espace commun des douches et du vestiaire, où la séparation des sexes permet une nudité complice, que l'on peut observer le véritable plaisir de l'eau dans la liberté retrouvée : liberté du pataugeage avec savon et shampooing, volupté de l'eau chaude sur la peau, abondante et généreuse, déversée sans compter. L'atmosphère est communautaire. Les portes des cabines étroites jouent un rôle symbolique, on se relaie devant le miroir et sous le séchoir à cheveux, on veille à ne pas prolonger son bien-être aux dépens d'autrui, et, parce qu'il y eut partage, on salue en sortant. Ici le médiateur n'est pas parlé, il est vécu.

L'anonymat ne représente pas un blanc, un vide ou une absence. Mais comment lui donner corps ? Une incursion dans son domaine n'a révélé que des hommes et des lieux, des hommes impersonnels et des endroits transitoires, mais qui s'animent dès qu'on approche. C'est une substance immatérielle qui élude toute appréhension, un impondérable prêt à s'évanouir au moindre arrêt. Ce concept qui fuit devant la pensée, puisque réductible en chaque occasion à la volonté humaine, est pourtant indispensable à la compréhension des sociétés urbaines et de leur évolution. Nécessaire à la vie sociale – y compris en zone rurale où les grands rassemblements de jadis soulageaient les paysans immobiles du poids de l'inter connaissance étroite – parce que porteur du hasard absent des organisations rationnelles dont il allège la pesée, l'anonymat constitue l'une des forces qui procèdent à l'équilibre des sociétés.

Sous la poussée industrielle il semble s'étendre et s'opacifier, plus difficile à craqueler. Mais à chacune de ses avancées, répond,

ailleurs, une contre-offensive. Parfois une nouvelle forme contient aussi son antidote. Ainsi la disposition en rangées des wagons corail, en supprimant le face à face, réduit les chances de rencontre, mais l'intimité créée par l'isolement du double siège favorise un échange plus soutenu. À l'atomisation entraînée par le supermarché, l'ordinateur, le travail et les achats à distance sur écran télévisé, s'oppose la multiplication des associations, des clubs, des voyages organisés, etc., c'est-à-dire la dilatation des réseaux de relations. L'appartenance à de multiples réseaux risque de renforcer chez l'individu la désaffection de tout intérêt pour l'espace public, mais elle exige des déplacements qui, tout en préservant l'anonymat, produisent des rencontres destinées à le combattre. Ce jeu dialectique sans fin travaille constamment au rétablissement de l'équilibre. Non seulement l'immobilisme, d'où viendrait la mort des villes, est unimaginable à l'échelle collective, mais la circulation des hommes s'accélère et se déploie sur la planète. Les villes sont déjà « installées à la campagne » dans le béton des plages et des stations d'hiver, et cela n'a déjà plus d'importance car la mentalité urbaine se répand plus vite encore que l'urbanisation.

Le principe de l'anonymat est élastique. On ne peut présumer de rien. Qui pouvait prévoir que l'émission télévisée « des chiffres et des lettres » engendrerait des clubs dans toutes les villes de France et des tournois nationaux ? Pour sauver économiquement les bateaux, on a inventé des croisières à thème : le rôle que jouait traditionnellement le hasard dans la réunion des passagers en sera diminué d'autant. Les vols Paris-New York sont à la fois suffisamment fréquents et encore assez exceptionnels pour que les avions bruissent autant de conversations que les anciennes pataches. Quant aux églises qui accueillent, au lieu des communautés, nombre d'isolés anonymes, elles réinstituent un vieux mode de convivialité sous forme d'un repas partagé par les fidèles après le culte.

Les sociétés modernes doivent continuellement trouver leurs réajustements. Plutôt que de regarder en arrière pour constater les pertes avec une nostalgie parfois légitime, mieux vaut mobiliser un peu d'imagination ou assez de curiosité pour contempler les phénomènes in *statu nascendi* qui conservent aux villes leur pouvoir enchanteur.

Rétropublication en Archives ouvertes

Colette Pétonnet

Co-fondateur du Laboratoire d'anthropologie urbaine

Réalisée par Eliane Daphy (membre fondateur du LAU)

Depuis le 1^{er} octobre 2006

Responsable des Archives ouvertes

Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain

IIAC EHESS/CNRS

eliane.daphy[at]ehess.fr

pour suivre la mise en ligne

http://elianedaphy.org/rubrique.php3?id_rubrique=18